



www.comedievalence.com
direction : Richard Brunel



Le Chagrin



Les Hommes Approximatifs

Revue de presse

CRÉATION À LA COMÉDIE DE VALENCE

La Fabrique – 31 mars > 10 avril 2015

CONTACT PRODUCTION

Amélie Billault : +33 4 75 78 41 71 / +33 6 07 04 92 38

ameliebillault@comedievalence.com

CONTACT COMMUNICATION/PRESSE

Coline Loger : +33 4 75 78 41 77 / +33 6 03 43 77 21

colineloger@comedievalence.com



Caroline Guiela Nguyen,
à Lyon, le 10 avril. PABLO CHIGNARD |
HANSLUCAS.COM POUR « LE MONDE »

Caroline Guiela Nguyen, lestée d'enfance

La metteuse en scène, qui monte « Le Chagrin », nourrit son théâtre d'histoires intimes et de création collective

PORTRAIT

VALENCE - envoyée spéciale

Première impression de Caroline Guiela Nguyen : une jeune femme – ravissante – déboule, en minijupe, bonnet sur la tête, vous claque la bise et entame la discussion, avec son accent du Sud. Une rugbywoman dans une enveloppe délicate, se dit-on ce

soir-là. On est à Valence, à la Fabrique, un lieu qui a tout de la friche artistique, mais dépend du Centre dramatique national. C'est là, dans ces bâtiments couverts de tags colorés, en lisière d'un parc, que Caroline Guiela Nguyen, le 31 mars, a créé avec sa compagnie, Les Hommes approximatifs, son nouveau spectacle, *Le Chagrin*. Quelques jours plus tard, on croise de nouveau la route de Ca-

roline, à Paris et à Reims, et on se dit que c'était l'inverse, en fait : une femme délicate dans une enveloppe de fonceuse. On n'a pas l'habitude d'une telle spontanéité, d'une telle fraîcheur, dans le théâtre français.

On voit bien que Caroline Guiela Nguyen tranche, dans ce milieu. D'abord c'est une jeune femme – elle est née en 1981. De par ses origines familiales, elle a des liens avec le Vietnam, l'Inde et l'Algérie, et avec l'histoire coloniale et postcoloniale de la France. Et c'est lestée de ce bagage qu'elle amène quelque chose de tout à fait neuf, et réinvestit des territoires oubliés, au fil de ses spectacles : *Se souvenir de Violetta* (2011), *Le Bal d'Emma* (2012), *Elle brûle* (2013), qui ne cesse de tourner, et ce *Chagrin* qui, après Valence, va poser quelques soirs à Tours, puis au Théâtre de la Colline, à Paris, sa bulle de réalisme magique.

Deux rencontres fondamentales Dans le petit village de Provence où Caroline Guiela Nguyen a passé son enfance, les gens appelaient sa mère « la Chinoise ». « *Ma mère est vietnamienne, sa mère était indienne, née à Pondichéry, raconte la jeune femme. Elles sont arrivées en France en 1956, après la défaite de Dien Bien Phu, comme de nombreux Vietnamiens restés du côté de la France. Et, plus tard, elle a rencontré mon père, qui était pied-noir, et séfaraide, mais ne parlait jamais de cette histoire...* »

Caroline Guiela Nguyen va au Vietnam régulièrement, mais n'est jamais allée en Algérie. Elle dit que cette histoire familiale complexe et « *remplie de non-dits* » a « *façonné un rapport au monde particulier* », qu'elle n'a de cesse d'élucider et de creuser à travers le théâtre.

Quand elle est entrée à l'école du Théâtre national de Strasbourg (TNS), après des études de sociolo-

gie et d'ethnoscénologie, elle a rencontré deux artistes qui ont été fondamentaux pour son élosion artistique. Le Polonais Krystian Lupa d'abord, pour « *sa façon de travailler avec les comédiens : l'acteur chez lui n'est pas quelqu'un qui va dire un texte, mais une personne qui va témoigner d'une forme de présence, être traversé par tout un paysage intérieur, imaginaire* ».

Ensuite, il y a eu le « *choc* » provoqué par *Les Marchands*, de Joël Pommerat, qui a « *ouvert de nombreuses portes* » à la jeune metteure en scène : « *Dans le fait de composer une troupe avec des visages, des corps, des origines différentes : une "diversité", comme on dit maintenant, qui me semble fondamentale pour raconter les histoires dont nous avons besoin aujourd'hui. Et puis Pommerat montrait que l'on pouvait s'emparer des questions sociales, souvent considérées comme impures, voire vulgaires, dans le théâtre français. Moi, je ne peux pas faire sans cette question-là, sinon il y a une partie de mon rapport au monde qui n'est plus là.* »

Caroline Guiela Nguyen avait une idée assez claire de ce qu'elle voulait faire, quand elle a fondé la compagnie Les Hommes approximatifs – dont le nom, tiré d'un poème de Tristan Tzara, dit bien le projet –, en 2007, avec plusieurs camarades de l'école du TNS : la scénographe Alice Duchange, l'auteure Mariette Navarro...

Il s'agissait d'abord de créer un vrai collectif, pour de vraies créations collectives. Caroline et ses compagnons ont su très vite que pour raconter leurs histoires, il leur fallait écrire à partir du plateau, des acteurs – de la vraie vie. Réinvestir des terrains abandonnés du théâtre français : l'intime, le social, des histoires ordinaires traversées, comme toutes le sont, par la grande Histoire. Comme dans *Elle brûle*, qui soulève, avec un hyperréalisme saisissant, les

La jeune femme
a des liens avec
le Vietnam,
l'Inde et l'Algérie,
et avec l'histoire
coloniale
et postcoloniale
de la France

couches de non-dits d'une famille et la douleur d'une femme d'aujourd'hui qui s'appelle Emma, comme chez Flaubert.

Pour cela, il fallait casser le moule, réintégrer dans la représentation de nos vies ce qui en fait la matière même, sa fragilité et sa complexité. Alors tous les spectacles des Hommes approximatifs mêlent comédiens professionnels et amateurs, de tous âges et d'origines différentes.

Comme une Atlantide engloutie Ainsi en va-t-il dans *Le Chagrin* qui, au milieu de l'étonnant décor imaginé par Alice Duchange, inspiré par l'art brut, raconte une histoire banale et universelle. Un frère et une sœur, après la mort du père. La sœur est partie à Paris, des années auparavant, pour devenir danseuse, vivre dans un autre univers. Le frère est resté là, au pays, et maintenant ils se retrouvent, alors que le père n'est plus là, et que remontent les souvenirs.

Tout ici est dans la façon si émouvante qu'a Caroline Guiela Nguyen de convoquer l'enfance, cette enfance inscrite en chaque être humain comme une Atlantide engloutie, toujours prête à refaire surface. Ou d'évoquer la mort de manière un peu vaudoue, en instaurant sur le plateau un fascinant jeu avec la matière, les objets, les poupées, les bricolages divers et variés que chacun s'invente pour recréer du vivant, encore et encore.

Caroline Guiela Nguyen aime Mike Leigh, les frères Dardenne, Maurice Pialat ou Abdellatif Kechiche, les cinéastes qui serrent le réel au plus près, et son travail s'inscrit dans cette lignée. Mais avec *Le Chagrin*, elle est allée plus loin, sur des territoires encore nouveaux, qui intègrent la présence dans la vie d'une forme de « *pensée magique* », sans laquelle l'homme ne peut pas affronter la mort.

Alors évidemment, en voyant son parcours, en l'écoutant, on ne peut s'empêcher de penser à Ariane Mnouchkine, que Caroline Guiela Nguyen admire. La jeune metteure en scène aimerait bien, un jour, créer un lieu semblable à la Cartoucherie de Vincennes, « *une fabrique de théâtre où l'on installerait notre univers, où l'on ferait à manger, où l'on accueillerait le public* », rêve-t-elle. Son prochain spectacle devrait d'ailleurs recréer la vie d'un restaurant vietnamien – tiens, tiens, là encore, on pense à Mnouchkine, à un des premiers spectacles du Soleil, *La Cuisine*, d'après Wesker. Caroline, c'est l'as de trèfle qui pique le cœur du théâtre français. ■

FABienne DARGE

MUSÉE
JACQUEMART-ANDRÉ

INSTITUT DE FRANCE

27 mars – 20 juillet 2015

DE GIOTTO
À CARAVAGE

Les passions de Roberto Longhi

OUVERT 7/7 – 10H/18H – NOCTURNE LUNDI JUSQU'À 20H30

RESERVATION - musee-jacquemart-andre.com & ifrac.com - #GiottoCaravage

LE CHAGRIN

THÉÂTRE

CAROLINE GUIELA NGUYEN

A la mort du père, un frère et une sœur soldent leurs comptes. Où la fantaisie fait merveille, pour révéler toute la complexité des liens familiaux.

T

On ne sait pas d'emblée qui sont ces quatre personnages assis devant leur table de travail, vaquant à leurs activités de bricolage créatif, entre patouille et découpage. Peu importe, car le décor happe dès l'entrée en salle... Un délire gris bleuté où s'imbriquent des castelets bourrés à craquer, décorés comme des oratoires voués aux mythologies de l'enfance : Barbie repeintes, tapisseries rebrodées, poupées en pots de yaourt et couverts jetables... sur lesquels tranchent pourtant des images plus trash, tel ce poupon coincé dans la cuisinière.

La compagnie Les Hommes Approximatifs, dans laquelle une metteuse en scène, Caroline Guiela Nguyen, une scénographe, Alice Duchange, et une dramaturge, Mariette Navarro, se serrent les coudes, a le goût des mondes étranges. Dans sa précédente création, déjà soutenue par la Comédie de Valence et le Théâtre national de la Colline, elle avait sculpté un univers enluminé autour d'une Emma Bovary

moderne. Cette fois, elle lâche encore davantage la bride à sa fantaisie pour offrir un terrain de jeu – au sens premier du terme – à ses acteurs ! Dans une première scène clownesque, les deux comédiens Chloé Catrin et Dan Artus rivalisent par matériaux interposés : bombe à paillettes pour elle contre sac de terreau crevé avec plaisir pour lui. Une telle guerre de tranchée force le spectateur à larguer ses repères...

« Nous n'avons pas de centre dans notre théâtre », précise la jeune compagnie fondée il y a sept ans dans sa note d'intention. Pas de centre peut-être, mais une sacrée palette. Car le « chagrin » annoncé dans le titre est tout entier emprisonné dans ce décor, puis peu à peu révélé par l'usage qu'en font les comédiens. Dan et Chloé, alias Vincent et Julie dans le texte, sont frère et sœur. Ils se retrouvent à l'occasion de la mort du père dans la maison familiale où Vincent a continué à vivre pendant que Julie tentait une vie de danseuse contemporaine à Paris. Au fil de

moments fugaces où l'on va et vient entre passé et présent, se tisse la cartographie complexe des liens familiaux. Un continent persistant, quoi qu'il arrive, dans la dérive de leurs vies. Parvenir à rendre au théâtre cette intimité-là, lourde et volatile comme les sentiments, est toujours une gageure. Les Hommes Approximatifs y parviennent avec un rare talent.

– **Emmanuelle Bouchez**

| 1h20 | Jusqu'au 6 juin, Théâtre national de la Colline, Paris 20^e, tél. : 01 44 62 52 52.

LES NUITS POLAIRES

MARIONNETTES

LES ANGES AU PLAFOND

T

Bjorken le vétéran, Mads Madsen l'amnésique, Olsen le capitaine de la *Vesle Mari*... tous les personnages du Danois Jørn Riel (né en 1931) ne tiennent pas dans l'igloo de la compagnie Les Anges au plafond. Mais dans cet espace confiné, conçu pour trente spectateurs, souffle toute l'humanité de cet ancien trappeur, acteur des dernières campagnes de chasse au Groenland dans les années 1950. Que l'on soit lecteur inconditionnel de Jørn Riel ou que l'on ignore tout de ses *Raconteurs arctiques*, on plonge dans cet univers fruste mais plein de tendresse, digne de Jack London et de Mark Twain.

Assis dans la yourte, le marionnettiste Brice Berthoud donne vie à ces personnages illuminés et hauts comme trois pommes, menacés par le scorbut et le « vertigo », la folie générée par les privations de l'interminable hiver. Trappeurs en visite ou hallucinations, ils répondent à la fantasmagorie de formes surgies sur la toile, digne des plus belles aurores boréales. Retrouver *Les Nuits polaires* après toutes ces années (le spectacle a fêté sa 400^e représentation) est un enchantement. On ne se libère pas facilement des Anges au plafond, qui seront en septembre les artistes associés du prochain festival de Charleville-Mézières. – **Mathieu Braunstein**

| 1h | Du 27 au 30 mai à Boulogne-Billancourt (92), dans le cadre de la Biennale internationale des arts de la marionnette, tél. : 01 84 79 44 44.

Entre Julie (Chloé Catrin) et Vincent (Dan Artus), la guerre est déclarée. Joyeusement régressive.



scènes



si t'es pas mort, tu joues plus

Avec *Le Chagrin*, **Caroline Guiela Nguyen** et sa compagnie dessinent une enfance qui se télescope avec le réel quand le deuil frappe à sa porte.

C'est un capharnaüm bleuté qui, à première vue, ressemble à une chambre d'enfant surchargée de poupées et de jouets, de dessins et de cadres, de papiers découpés et de vitrines où s'amoncellent les trésors amassés et les objets bricolés. Mais, sous la féerie et le merveilleux, le cauchemar sourd et bruisse, les peluches sont ligotées, des têtes de mort remplissent les frises, un cri muet emplit l'atmosphère et colore le silence tandis que les acteurs s'affairent à jouer et que le public s'installe. Le cadre est posé après l'hyperréalisme de son précédent spectacle, *Elle brûle*, qui parcourait

dix ans de la vie d'une famille, Caroline Guiela Nguyen s'attache à révéler la modification des liens dans une fratrie à l'heure du deuil. La mort du père révèle une temporalité floue où tous les âges se mêlent et où le présent fait obstacle à la pérennité des choses et du lien familial.

Avant même qu'un mot ne soit prononcé et qu'on saisisse que ces quatre adultes occupés à des jeux d'enfants sont un frère et une sœur, leur "tantine" et la sœur de leur père, saute aux yeux cette réalité partagée par tous : quand un parent meurt, on enterre son enfance avec lui et rien, pour ceux qui lui survivent, ne sera jamais plus comme avant. C'est à d'autres sources et à d'autres

attaches que l'entrelacs des relations devra se forger. *'La famille pour l'enfant est vécue comme un tout, une île perdue au milieu de rien. Elle a son organisation propre, ses propres règles, mais le monde est en train de gronder, il est en train d'arriver et arrivera toujours,* constate Caroline Guiela Nguyen. *Une fois encore, c'est l'intrusion qui va provoquer le déséquilibre, engloutir à jamais cette île, demander à l'enfant de négocier avec le bruit du monde.'*

Construit à partir d'improvisations avec les acteurs, *Le Chagrin* fait le va-et-vient entre des dialogues connectés au réel, ses ratages, ses souvenirs et les masques qui tombent, et ce par quoi



**élaborer la coiffe
d'une poupée,
pétrir de l'argile,
faire tomber une
pluie de paillettes
dorées, recouvrir
le néant d'une
illusoire beauté**

chaque enfant se forge une place dans le monde en se racontant des histoires : le jeu. Elaborer la coiffe d'une poupée, taillader un sac de terreau, pétrir de l'argile, faire tomber une pluie de paillettes dorées, recouvrir le néant d'une illusoire beauté.

On songe à *La Classe morte* de Tadeusz Kantor, dont Caroline Guiela Nguyen cite en exergue un extrait du *Théâtre de la mort* : *"La chambre de mon enfance est obscure, un CAGI BI encombré. Ce n'est pas vrai que la chambre de notre enfance reste ensoleillée et lumineuse dans notre mémoire."*

Les peurs qui l'habitaient ne nous quittent jamais et, comme le génie sortant de sa lampe, enflent à mesure que le temps passe et que la mort nous guette. C'est de cette étoffe-là qu'est tissé le chagrin, avec sa part de rêve qui se cogne au réel. **Fabienne Arvers**

Le Chagrin par la compagnie Les Hommes Approximatifs, mise en scène Caroline Guiela Nguyen, jusqu'au 6 juin au Théâtre national de la Colline, Paris XX^e, colline.fr

Rideau ! Le blog de Jack Dion

Des rires et des larmes

Deux écritures contemporaines qui valent le détour. A La Tempête, Frédéric Sonntag signe « George Kaplan », ou l'art de la manipulation traité comme un polar. Au Théâtre de la Colline, Caroline Guiela Nguyen et sa compagnie « Les hommes approximatifs » reviennent avec « Le chagrin », une pièce bouleversante sur la douleur intime.

En un temps où les gouvernants veulent tout surveiller, quitte à flirter avec Big Brother, voilà une pièce qui tombe à pic, d'autant qu'elle est menée comme un thriller comique. Elle s'appelle « George Kaplan », mise en scène par Frédéric Sonntag. « George Kaplan » ? Comme le héros de « La mort aux trousses », film mythique d'Alfred Hitchcock où Cary Grant campe un homme pris pour l'espion qu'il n'est pas ? Absolument.

C'est ce qui fait le sel d'une pièce qui, par-dessus le marché, ne suppose pas de connaître l'œuvre complète du cinéaste pour être appréciée. Elle démonte mieux que de longs discours les fils complexes de la manipulation, de la communication, et de la mystification. Le dénommé George Kaplan va être le nom de code de trois groupes: des militants (style « groupe de Tarnac ») mijotant un coup fourré aussi imprécis qu'incertain ; des scénaristes en quête d'une idée choc pour une future série télé ; les membres d'un gouvernement désireux de traquer un ennemi occulte mettant en cause la sécurité du pays. Tous ne jurent que par George Kaplan.

La pièce va suivre les méandres de ces trois parties, qui se joueront pour l'essentiel autour d'une table où sont réunis les impétrants. Un recours finaud à la vidéo permet de rompre ce carcan formel, qui pourrait finir par devenir statique car basé uniquement sur le contenu des dialogues (ciselés) et des rebondissements (maîtrisés).

La réussite de « George Kaplan » tient à ce mélange acidulé entre le sérieux du propos sur le fond et le ton décalé des échanges, parfois à la limite du burlesque. C'est notamment le cas avec la bande d'activistes, toujours en équilibre très instable sur le fil d'acier de l'absurde. Après ce démarrage brillantissime, le rythme baisse un peu, sans pour autant perdre de son intérêt ni de sa force. Les acteurs jonglent avec les mots comme Jacques Séguéla avec les concepts creux. On rit souvent, mais de ce rire qui reste en travers de la gorge car il renvoie à des situations qui n'ont rien de drôle. Pas besoin de faire un dessin.

Avec « **Le chagrin** », par la compagnie « **Les hommes approximatifs** », dans une mise en scène de Caroline Guiela Nguyen, il arrive aussi que le rire se glisse sur scène, mais c'est au milieu des larmes, comme pour conjurer le malheur causé par la disparition du père, qui laisse un trou béant dans une famille. La jeune Caroline Guiela Nguyen confirme ainsi tout le bien que l'on pensait d'elle au vu de certains des ses précédents spectacles, notamment « Elle brûle », sur le suicide d'une femme de 51 ans ayant absorbé une dose de barbituriques.

Sur scène, au milieu d'un fatras digne d'une chambre d'enfant après le passage d'une tempête, sont rassemblés un frère et une sœur, leur grand-mère et une amie. Au début, le frère et la sœur, visiblement aussi dérangés l'un que l'autre, s'occupent comme des enfants débiles pendant que leur amie habillent des poupées. C'est Jacques Tati chez les Monty Python. La tension est palpable, les gestes désordonnés, les mots échangés réduits au minimum syndical.

On sent qu'il s'est passé quelque chose, mais on ne sait pas quoi. Jusqu'au moment où l'on va comprendre, par touches successives, par allusions déposées comme les cailloux semés par le Petit Poucet, que le père est mort, que les enfants ne s'en sont pas remis, que la blessure est là, fichée dans le cœur et dans le corps, et que nul ne sait de quoi demain sera fait.

Dans la plaquette de présentation du spectacle figure cette phrase de Roland Barthes : « Je ne suis pas en deuil. J'ai du chagrin » (Journal de deuil). Le deuil est passager, il relève presque d'un comportement social. Le chagrin est intime, personnel, propre à chaque individu et pour partie il ne peut s'expliquer. Caroline Guiela Nguyen possède cet art somme toute très rare de pouvoir exprimer les choses de l'intime sans pathos, sans larmoiement, sans effusion lacrymale. Ce n'en est que plus douloureux et beau à la fois.

* « George Kaplan », texte et mise en scène Frédéric Sonntag. Théâtre de la Tempête (01 43 28 36 36) jusqu'au 7 juin. / « Le chagrin », par la compagnie « Les hommes approximatifs ». Mise en scène Caroline Guiela Nguyen. Théâtre de la Colline (01 44 62 52 52) jusqu'au 6 juin.



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Le chœur brisé d'une famille

Un émouvant *Chagrin* du collectif Les Hommes approximatifs.

Une maison de Provence toute simple, encombrée de mille objets. Poupées, bibelots, pots de fleurs. Des fleurs si nombreuses qu'elles n'expriment plus la joie mais l'étouffement. Lumière bleutée. Un vieux téléviseur diffuse un programme brouillé et silencieux. Les personnages bougent peu. Ce sont les membres d'une même famille : de jeunes adultes et une femme âgée. Ils se parlent sans se regarder, vivent en parallèle. D'ailleurs, certains sont là, dans le groupe, mais, dans la réalité, se trouvent ailleurs. L'une des filles est partie faire du théâtre à Paris, et l'on saute également dans un service de soins psychologiques. Mais les auteurs de cette création collective, le *Chagrin*, ont placé toute la

parentèle dans un même espace, car c'est l'espace de la tribu, son cadre de vie familiale. Le fils tente des travaux pratiques, mais il échoue dans tout ce qu'il entreprend, casse les objets, fait tomber sur le sol le terreau qu'il malaxe sur la table de cuisine. L'une des filles fait face tant bien que mal à la complexité de papiers à remplir. Au téléphone, les conversations ne s'achèvent pas. L'un ou l'autre racroche. Quelque chose a eu lieu, qui a désintégré non pas le groupe mais chaque élément du groupe, traversé diversement par les mêmes lignes de fracture. **Longtemps, rien ne nous est dit** du drame qui s'est produit. On le devine peu à peu. Enfin, c'est dit : le père est mort. Un employé d'une société de pompes funèbres vient benoîtement s'enquérir du type de cercueil que la famille entend choisir. On ne lui répond pas vraiment. Car c'est d'attentions et de compréhension que la veuve et les enfants ont besoin. Le chagrin tourne dans le local, inguérissable.

Ce *Chagrin* tranche avec tout ce qui se fait aujourd'hui, même si l'on peut penser au théâtre méticuleux d'un Tilly (qui, dans les années 1990, multipliait les touches de réalisme, tant et si bien que ce n'était plus du tout réel) et au travail atmosphérique d'un Pommerat. Mais il y a là quelque chose de très personnel : une sensibilité à vif qui ne cherche pas à se masquer, une émotion contenue et omniprésente qui peut faire penser à certains tableaux religieux – sans qu'il y ait la moindre religion dans ce qui nous est suggéré de la vie de ces personnages. Il est paradoxal d'employer le mot « personnel » à propos d'une œuvre écrite par un collectif d'acteurs et d'auteurs. C'est pourtant le terme qui convient. À croire que la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen, la dramaturge Mariette Navarro, les acteurs Dan Artus, Caroline Cano, Chloé Catrin, Violette Garo-Brunel et Mehdi Limam ont une même âme. Ils ont

les mêmes ultrasons dans la profondeur du cœur. C'est patiemment qu'ils travaillent ensemble, à la *Comédie de Valence*, à partir d'un point de départ, avec la collaboration active des autres partenaires, tels Benjamin Moreau (costumes) ou Jérémie Papin (lumières). **On peut être désorienté** par cette forme théâtrale. D'ailleurs, dans sa première partie, la pièce abuse peut-être de son goût du désordre, des choses qui tombent et se répandent. Mais Caroline Guiela Nguyen revendiquerait sans doute une certaine naïveté, plus exactement un art savant de la candeur. Cet art vous enveloppe progressivement, vous envahit et vous prend à la gorge. Rien d'approximatif chez ces Hommes approximatifs (le nom de la compagnie reprend une formule de Tristan Tzara). Chaque seconde est précise sous le sfumato. Après *Elle brûle*, le *Chagrin* est une belle confidence qui nous est faite sur notre famille, l'humanité.

» Gilles Costaz

Le Chagrin
théâtre de la
Colline, Paris,
01 44 62 52 52.
Jusqu'au 6 juin.

«Le Chagrin», un père et manques

CRITIQUE. Création. A la Colline, Caroline Guiela Nguyen met en scène une œuvre collective autour du deuil.

Par **HUGUES LE TANNEUR**

On pourrait voir dans l'accumulation d'objets qui composent le décor de cette création une multiplicité d'ex-voto - ces images dont l'origine remonterait aux époques les plus anciennes et que l'historien d'art Georges Didi-Huberman distingue notamment pour leur capacité à traverser le temps. Pour le reste, c'est plutôt une maison de poupée qu'évoque cette scénographie foisonnante signée Alice Duchange. De l'ex-voto à la maison de poupée, la relation n'est pas flagrante. Sauf si on se penche un peu plus précisément sur ce qui se joue dans *le Chagrin*, spectacle conçu et mis en scène par Caroline Guiela Nguyen à partir d'un travail d'écriture collective, comme ce fut le cas pour *Elle brûle*, sa création précédente.

Gesticulations. Issue de l'école du Théâtre national de Strasbourg, cette jeune femme invente avec une intuition très sûre un théâtre sensible dont le réalisme laisse filtrer des perspectives autrement ambiguës sur la complexité de la nature humaine. Sa démarche s'appuie sur l'implication active des comédiens - en l'occurrence Dan Artus, Caroline Cano, Chloé Catrin, Violette Garo-Brunel et Mehdi Limam -, conviés à apporter leur pierre à un édifice d'autant plus fragile qu'aucun texte ne leur est donné au départ.

Il y a un mot dans *le Chagrin* que les personnages n'arrivent pas à prononcer. Tout ce qu'ils font et disent, leurs gestes, le fait de répondre ou pas au téléphone, revient en quelque sorte à ne pas articuler le mot en question - et, plus largement, à ne pas affronter une situation.

Cela commence par les gesticulations d'un homme équipé d'un casque et de lunettes de travail qui, armé d'une tapette à mouches, joue avec de la mousse, fait chauffer de l'eau dans une bottine, renverse le contenu d'un sac de terre sur la table de la cuisine. Autrement dit, une série d'actions incongrues qui conduisent à se demander si l'on a affaire à un enfant attardé, à un débile mental ou simplement à quelqu'un qui fait l'idiot. Une chose est sûre : comme dans *Elle brûle*, tout se joue ici dans la sphère familiale, terrain d'exploration privilégié de Caroline Guiela Nguyen.

Il y a la tante, la sœur, une amie de la famille et deux personnages extérieurs. Au mode chronologique, le spectacle préfère une temporalité plus diffuse où se superposent les effets d'un événement traumatisant, à savoir la mort du père. Le quotidien en est littéralement bouleversé. Vincent et Julie sont frère et sœur. Elle vit à Paris, où elle tente sans succès sa chance comme danseuse. Lui est resté dans le village natal. La mort du père les rapproche dans une relation régressive, sous le signe de l'enfance.

Justesse. De fait, tout le spectacle baigne dans un climat enfantin jusqu'à marcher en quelque sorte à reculons - comme s'il s'agissait à tout prix de retrouver le temps d'avant la disparition du père, mais aussi comme si ce mouvement était le seul moyen de saisir pleinement une situation qui échappe.

Progressivement, quelque chose se précise, qui s'appuie sur des détails d'une vérité et d'une justesse profondément touchantes - à l'image de ce moment où la tante demande à l'employé des pompes funèbres de la serrer dans ses bras - pour converger vers une phase ultime où, ensemble, ils façonnent un autel à la mémoire du disparu. Autel qui donne tout son sens à ce spectacle.

La Culture Théâtre



PORTRAIT

CAROLINE GUIELA NGUYEN

Elle est belle et brune, grande et sûre, avec des yeux de velours noir et des cheveux comme un long châle sombre. Elle aurait pu jouer les Adjani, mais elle a choisi le théâtre, côté mise en scène. Elle dit que l'exercice du regard lui est essentiel, qu'elle ne peut penser le monde qu'en passant par l'incarnation. Avec les dix membres de sa compagnie, nommée les Hommes approximatifs, parfois avec des amateurs, elle raconte des histoires douces et tristes, quand la vie fait mal. *Se souvenir de Violetta*,

Le Bal d'Emma, Elle brûle... Son style fin et profond fait mouche. Soutenue par la Comédie de Valence et le théâtre national de la Colline, elle présente aujourd'hui *Le Chagrin*. Un mot pudique et doux. Sur le plateau, un frère et une sœur, leur grand-mère et une amie. Le père vient de mourir. Comment vivre la mort ? On ne le sait pas. On fait comme on peut. On improvise. La scène est tapissée de niches bleues où des poupées ont trouvé place, bleues, elles aussi, comme le papier

peint parsemé de muguet. Car le chagrin a la couleur des ciels enfantins. Caroline Guiela Nguyen a grandi en Provence. Ses origines s'étendent de l'Algérie des pieds-noirs par son père, séfarade né en 1922, au Vietnam et à l'Inde par sa mère, arrivée en France en 1956. Fille d'un double exil, elle a trouvé sa terre d'élection : le plateau et les êtres humains, matière de ses rêves, malaxée et transfigurée à même la scène. Et le cœur à nu. L. L. Théâtre de la Colline, Paris (XX^e), du 6 mai au 6 juin.

« Le chagrin », un spectacle troublant d'enfance par la compagnie les Hommes approximatifs



"Le chagrin", le frère et la soeur © Jean-Louis Fernandez

On se croirait dans une chambre d'enfant : il y a plein de poupées, des bribes de château fort, des tas de niches à fétiches, porte-bonheur et autres bidules, de la pâte à modeler, même le four de la cuisinière est bourré de jouets, le tout étant nappé dans un bleu layette mâtiné de nuit. Ou bien, on a l'impression d'être devant un autel quelque part du côté de l'Inde ou de Bali, voire du Mexique au moment de la fête des morts, pour je ne sais quelle divinité ou ancêtre comme semblent le prouver les têtes de morts que l'on repère ici et là. Ou bien encore, pourquoi pas, dans une installation au Palais de Tokyo pour quelque rituel contemporain comme peuvent l'attester à leur manière les petites bougies qui vont s'allumer tout au long de la représentation. Bref on ne sait pas précisément où on est.

Piqués au vif de notre intimité

On ne sait pas trop non plus qui sont ceux qui évoluent sur la scène: des enfants, des enfants attardés, des adultes ? On comprend vite que les quatre-là qui sont en train de bricoler, chacun dans son coin, trompant leur chagrin, ont en commun le deuil d'un homme, mari pour celle qui n'en finit pas de faire des bouquets de fleurs artificielles, père pour la fille et le garçon. Ce dont on est sûr, c'est que cela s'appelle «Le chagrin », c'est écrit dans le programme et c'est tagué à l'entrée du théâtre. Un titre irréfutable.

Une heure trente plus tard, un peu moins peut-être, bref à la fin, on sort sans avoir trop envie de parler, il y a des moments où les mots sont de trop. Ils viendront plus tard, après un verre, quelques cigarettes. On est, disons déboussolés, piqués au vif de notre intimité qui, à un moment ou à un autre, nous aura sauté à la gorge.

Bon d'accord, mais de quoi ça parle, c'est quoi l'histoire ? Il n'y a pas d'histoire. Il n'y a pas non plus d'auteur au singulier, chacun des acteurs a sa part dans la pelote de cet spectacle qui ne déroule pas un fil mais une multitude de bouts de ficelle selle de cheval, un peu comme ce ruban de scotch que la fille froisse pour en faire une boule informe dont elle affuble une figurine, robe ou chapeau, cela reste indécidable comme le reste. Sans l'ombre d'un doute, ça part d'un deuil et ça en parle par la bande, un homme qui n'est plus et dont on entend peut-être la voix au début en voix off, revenue d'entre les morts ou rescapée d'une cassette audio.

A travers « Le chagrin », plus radicalement que dans le précédent spectacle « Elle brûle », la compagnie Les hommes approximatifs et Caroline Guiela Nguyen qui en signe les mises en scène, frayent un théâtre qui s'aventure dans un territoire peu fréquenté, sans la béquille d'un texte préalable, sans le souci d'une histoire bien construite, ils sont en quête d'une autre approche. Celle, vertigineux tâtonnement, d'une écriture théâtrale née du plateau toute en fragmentation narrative sans chercher à jeter des ponts explicatifs. Il faut se laisser aller, s'embarquer dans ce radeau sans amarres qu'est ce spectacle peu ordinaire. Polyphonique, nous disent-ils.

"Retrouver le bruit, la polyphonie du monde"

La troupe s'en explique à travers un (beau) texte qui a valeur de manifeste et vaut d'être longuement cité: « nous faisons avec les réalités qui se croisent sur le plateau. Nous faisons avec les corps, les voix, les réalités et les imaginaires de chacun. Nous ne nous rendons pas aveugle aux contradictions, à la cacophonie. Nous tentons d'accepter des situations qui nous paraissent invraisemblables et bizarrement, plus elles le sont, plus elles nous parlent du monde. Nos histoires ne sont pas le fruit d'un sens fixé au mur et qui ferait autorité sur le vivant. Nos spectacles sont le fruit de nos désordres, de notre non-sens, mais aussi de ce non-sens avec la volonté impossible que cela en ait. Nous tenons de mettre en scène quelque chose mais nous laissons toujours la porte ouverte pour qu'un étranger vienne perturber le chemin. Nous n'avons pas de centre. Et notre plus grand travail est de ne pas avoir peur de cela. Il faut accepter être dévié, déplacé. Ne pas avoir peur de la vie qui nous traverse et nous dévie, ne pas avoir peur de nos sorties de route. Cela, nous le demandons à nous-mêmes, et aussi au spectateur. Nos spectacles tentent de retrouver le bruit, la polyphonie du monde ».

Notez bien que le mot spectateur est employé au singulier. C'est à chacun de nous que « Le chagrin » renvoie, à nos histoires perso, à nos « sorties de route », à nos morts. L'étranger dont il est question viendra au cours du spectacle : c'est l'employé d'une officine de pompes funèbres (Mehdi Liman) qui viendra proposer que l'on choisisse le cercueil du défunt. La mère (Violette Garo-Brunel) s'y refusera tout comme Liouba refuse de vendre la cerisaie (je venais de voir le spectacle de Dodine lorsque j'ai ce spectacle là où il a été créé, à Valence) sans pour autant éconduire l'employé, au contraire.

La Chambre de Tadeusz Kantor (cité dans le programme) est convoquée comme une alliée, un écho, chambre de l'enfance et chambre des morts : « c'est en vain que nous essaierons d'y mettre de l'ordre : /elle mourra toujours. » Le frère (Dan Artus) qui n'a pas quitté le village retrouve sa sœur (Chloé Catrin) partie, elle, à Paris tenter de faire une carrière comme danseuse (on la voit dans un écran télé fonctionnant comme un aide-mémoire, danser en tutu, petite fille). Ils retrouvent leurs jeux et leurs chamailleries d'enfant, le passé et le présent font si bon ménage qu'ils en deviennent interchangeables. Une amie de la famille est là aussi (Caroline Cano) avec ses obsessions, sa besace à anecdotes, chacun les siennes. Le fils qui a trouvé un emploi de jardinier, n'en finit pas de remuer du terreau, de malaxer de la terre, d'arroser, de faire du café avec du liquide vaisselle. Les gestes sont concrets, la parole ne les illustre pas, au contraire, les mots déboulent en bouche, comme expulsés, pour distribuer à la diable des petits faits, des anecdotes, des souvenirs. Entre ces comédiens, les uns amateurs, les autres professionnels, se déploie quelque chose de doux et de vénéux à la fois, un gaz rare invisible.



Scène de "Le chagrin" © Jean-Louis Fernandez

Comme pour « Elle brûle », la scénographie (Alice Duchange) était là au premier jour des répétitions : une sorte de forêt vierge de l'enfance, une maison de poupées et de jouets. « Le chagrin » est le fruit d'une lente maturation dont on avait pu voir une première étape du travail au festival du collectif 360 à Montreuil il y a deux ans. Autour d'une table, jouaient (dans tous le sens du terme) Julie, la sœur, et Vincent, le frère, déjà Chloé Catrin et Dan Artus, couple pivot du spectacle, deux très bons acteurs. A la sortie du spectacle lors de la création à Valence, Dan Artus disait n'avoir jamais vécu une telle expérience théâtrale, n'avoir jamais autant interrogé sa vie et son métier. C'était la première fois où, avant d'entrer en scène, il ne feuilletait pas la brochure du spectacle. Il n'y a pas de brochure mais un langage multiforme, non résumable en mots. Un spectacle frissonnant comme une caresse. Comme ces chants dans une région montagneuse d'Iran où le son du surna fait remonter à la surface des torrents le corps des noyés. Ici la mort du père est un chant qui fait ressurgir, en en prolongeant les jeux, la chambre de l'enfance.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Théâtre de la Colline, mar 19h, du mer au sam à 21h,, dim 16h, du 6 mai au 6 juin, 01 44 62 52 52

LE CHAGRIN LA COLLINE CAROLINE GUIELA NGUYEN

« La force de vie chez certaines personnes, à commencer par les enfants, peut être profondément dérangeante. Quand bien même elle ne se traduit que par l'intensité du regard ». (Lytta Basset, *op. cit.*).



Pièce intéressante en ce moment à la Colline et jusqu'au 6 juin, *Le chagrin*. Dans un décor de maisons de poupées, une famille où ce qu'il en reste, s'occupe autour d'une table à des activités enfantines, comme confectionner des poupées, envoyer de la mousse du liquide vaisselle par l'intermédiaire d'une tapette à mouche... seule la tante, dans un coin du plateau, s'affaire à la fabrication de bouquets. Nous ne sommes pas chez des intellectuels... mais plutôt dans une famille dite de la « classe populaire ». La télévision est « allumée » en permanence et projette un non-stop de dessins animés. On parle peu mais on pressent l'envie de communiquer. Peut-être que les mots sont difficiles à trouver... les premiers échanges concernent le travail, prétexte à engager la conversation. Comme quand on parle de la pluie et du beau... on comprend enfin au détour d'une phrase, qu'il y a un absent de marque à cette « réunion ». Le père est mort, et il s'agit maintenant d'organiser ses funérailles et de passer à « l'après »... et c'est tout le sujet de la pièce : comment parler de l'absence ? Comment faire son deuil ? (« Je ne suis pas en deuil, j'ai du chagrin », Roland Barthes, *Journal de deuil*). Comment évoquer celui ou celle qui nous a quittés ? La problématique est posée par Caroline Guiela Nguyen : « Mettre en scène la vie y arriverons-nous ? » et elle ajoute dans la présentation du spectacle, dans un petit carnet toujours bien fait, agrémenté de photos, remis à l'entrée, « La mort d'un père dans une famille bouleverse l'ensemble des liens qui la structure... c'est le moment où la mort demande à chacun de réinventer son rapport à l'autre... nous n'apercevons la fin d'une chose que parce qu'une autre est justement en train de commencer ». Et nous allons assister à ce commencement, souvent douloureux, où les mots manquent pour exprimer sa peine. Patrick Baudry (*Violence des familles*, Autrement) cité dans le livret l'écrit très bien : « La mort n'est jamais en dehors de l'existence, événement lointain dont on apprendra un jour la nouvelle, information brutale ou logique d'une cessation. Elle se situe toujours dans la vie et conditionne la rapport à l'existence ». De courts passages de la vie d'avant sont joués et notamment pour mettre en avant cette forte relation entre un frère et sa sœur. La maison de la famille est au centre du dispositif. Comme l'écrit Anne Dufourmantelle (*Se trouver*, J.-C. Lattès) dans le programme : « Les lieux sont une réserve d'histoire, de signifiants, d'archives, de signes, dont il est difficile de se séparer ». Bref, vous l'aurez compris du très commun malheureusement qui touche tout le monde. Une pièce singulière qui concerne chacun de nous. Comment vivre « l'après », « L'endroit où quelque chose de fragile est déjà en train de renaître à partir de la douleur, de la perte, de la tristesse » (Caroline Guiela Nguyen). Un spectacle à voir, et qui est aussi plein de vie, d'humour, de tendresse, de nostalgie. Il est tout sauf triste. Allez-y et complétez cette représentation par la lecture de l'excellent livre de Lytta Basset, *Ce lien qui ne meurt jamais* chez Albin Michel (2007) : « Le chemin de vérité qui mène à une Vie plus forte que l'irréparable n'est pas l'apanage des croyants... malgré ou à travers la mort de notre proche, désirons-nous ardemment aller vers ce qui vit ou décidons-nous d'étouffer ce désir en nous ? ». A chacun de cheminer et ce n'est pas facile du tout...



Le Chagrin de la compagnie des Hommes approximatifs, © Jean-Louis Fernandez.

LE FUNÉRARIUM DES HOMMES APPROXIMATIFS

Après *Elle brûle*, Carolina Nguyen et la compagnie des Hommes approximatifs poursuivent leurs écritures au plateau avec *Le chagrin*. Une esquisse, à l'aquarelle, du quotidien d'un deuil.

Des jouets partout, dans la lumière bleutée. Bibelots, trophées, reliques, exposés comme des ex-voto sur les murs : les étagères sont des autels imaginaires. Le deuil est palpable dans cet étrange cabaret des curiosités, mais ce n'est pas seulement le père que l'on pleure. Si la mort plane, celle qui a *vraiment* eu lieu se fait moins présente que la cohorte de spectres qui hante toutes les pièces emplies de souvenirs.

Dans la vieille maison de famille, ils sont quatre à se renvoyer la responsabilité des obsèques, le fils, la fille, la sœur et l'amie fidèle. Forcés à cohabiter pour l'occasion, ils ne se parlent que peu. Echantent des banalités, des anecdotes, tentent de rattraper le temps perdu, font des projets voués à l'échec. Rien de spectaculaire dans ce chagrin. Simplement la pâle banalité de la perte et des jours qui suivent. Le quotidien, avec ses lenteurs et ses pesanteurs, ses malentendus. Ses émotions qui effleurent sans être assumées, ses rires qui volent trop haut pour annuler le drame, ce besoin salutaire d'absurde et de jeu. Ses non-dits.

Si dans *Elle brûle* ([lire la critique « Contre-enquête sur la mort d'Emma B. de Julie Rossello, mouvement.net, 8 novembre 2013 »](#)) la compagnie des Hommes approximatifs cherchait la vie du côté de l'hyper-réalisme, c'est dans une tonalité proche du nouveau roman qu'elle se met en quête pour cette nouvelle création.

Les personnages sont vaporeux, ambigus. Ils louvoient, se cachent et se contredisent. Ils s'aiment et se haïssent en même temps, redéfinissent constamment les contours des relations qu'ils entretiennent avec les autres. Ils parlent pour dissimuler plutôt que pour dire : le dialogue est le lieu du mensonge et du camouflage, pas de l'aveu. Contenus, les sentiments s'expriment davantage dans les jeux de lumière et la création sonore que dans les mots. Et dans cette peinture en creux, les acteurs – professionnels ou amateurs – excellent.

La trame narrative quant à elle, est inexistante. Pas de début, pas de fin, peu d'évolutions. L'ordre chronologique est brouillé en bribes. Les saynètes, quoique souvent très drôles, se déclinent dans un certain flottement contemplatif. D'une grande justesse, ce parti-pris risque par moment de laisser le spectateur sur le banc de touche, dans l'attente de quelque chose qui ne se produira pas. Mais la vie après tout, n'a-t-elle pas pour scénario que le copier-coller en fondu enchaîné d'instant plus ou moins riches ?

Aïnhua Jean-Calmettes

***Le chagrin* de la compagnie des Hommes approximatifs**, du 31 mars au 10 avril à la Comédie de Valence, du 21 au 24 avril au Théâtre Olympia, Tours, du 6 mai au 6 juin au théâtre de la Colline, Paris.

VALENCE | La Nuit des Molières se déroulera le 27 avril

Deux spectacles de la Comédie nominés

La Comédie de Valence peut être fière. Car deux de ses créations seront présentes parmi les nominations de la Nuit des Molières, qui se déroulera le 27 avril prochain.

Vanessa Van Durme est nommée dans la catégorie Molière de la comédienne dans un théâtre public pour "Avant que j'oublie", pièce créée le 13 novembre 2013 par la Comédie de Valence et mise en scène par Richard Brunel, directeur du CDNDrôme-Ardèche. Le spectacle avait été repris en décembre à la Comédie avant un mois de représentations au Théâtre du Rond-Point à Paris et une tournée en France et au Luxembourg. Programmé par une vingtaine de théâtres cette saison, il poursuit sa tournée européenne et sera toujours à l'affiche de la saison 2015/2016.

Quant à Caroline Guiela Nguyen, elle est nommée pour le Molière du metteur en scène de théâtre public pour "Elle brûle", créée à la Comédie de Valence le 4 novembre 2013. La Comédie accompagne depuis plus de 4 ans Caroline Guiela Nguyen qui a rejoint en mai 2014 le Collectif artistique, installée avec sa compagnie Les Hommes approximatifs à Valence. "Elle brûle", après sa création en novembre à Valence, a triomphé à La Colline, théâtre national. La pièce est actuellement en tournée dans toute la France avec près de 100 représentations données dans une cinquantaine de villes.



Caroline Guiela Nguyen et Vanessa Van Durme sont nominées aux Molières 2015. Photos J.-L.FERNANDEZ



Réservez : Spectacle à ne pas manquer



Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 31 mars au 7 avril

La vie comme elle va. Un flux à saisir et à partager pour la compagnie Les Hommes approximatifs qui annoncent en préambule de leur création partagée, *Le Chagrin* : “Mettre en scène la vie, y arriverons-nous ? Avec la compagnie, nous pourrions dire cela, que nous nous contentons de poser un cadre, de délimiter un espace qui peut être infiltré à tout moment par des choses qui sont susceptibles de le percuter, le déplacer, faire sortir les pensées de leur chemin. Prenons par exemple un enterrement, la sœur et le frère sont là, ils sont plongés dans ce deuil-là. Quelqu’un sonne, c’est un homme qui vient réparer le congélateur, dans son pantalon vibre son téléphone, c’est sa femme qui l’appelle vingt fois par jour parce qu’ils viennent de divorcer...” Mis en scène par Caroline Guiela Nguyen à la [Comédie de Valence](#) où sa compagnie est implantée (du 31 mars au 10 avril), *Le Chagrin* réunit cinq acteurs pour un voyage dans le temps qui démarre avec le deuil et se poursuit avec les secrets retrouvés de l’enfance.



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

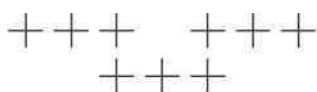
Le Chagrin

mise en scène de Caroline Guiela Nguyen/Les Hommes approximatifs
À Paris et en tournée

THÉÂTRE

Dans un très beau texte qui pourrait leur servir de manifeste, Caroline Guiela Nguyen et ses camarades de la compagnie des Hommes approximatifs expliquent qu'ils veulent «entendre les polyphonies» du monde, que le «centre n'existe pas» et qu'ils «tentent d'accepter des situations qui [nous] paraissent invraisemblables». C'est effectivement ce qui se passe dans *le Chagrin* où la recherche de cette polyphonie se concentre, une fois de plus après le spectacle précédent, *Elle brûle*, dans un cercle familial où le père, ici, vient de disparaître créant un déséquilibre général entre les différents membres de la famille, un frère et une sœur, accompagnés dans un antre au bric-à-brac invraisemblable, par une vieille tante et une amie de la jeune femme et que viendra «déranger» un employé des pompes funèbres... À partir de cette donnée les comédiens ont improvisé et proposé un certain nombre de séquences sans forcément grand lien les uns avec les autres, mais qu'importe, puisque justement Caroline Guiela Nguyen revendique la non-existence d'un centre ou d'un fil rouge pour le dire plus clairement, ajoutant qu'«il faut accepter d'être dévié, déplacé». Dévié et déplacé, le spectateur l'est incontestablement au point d'être perdu. Question d'écriture ? Sans doute, ce que l'on regrette d'autant plus qu'un auteur de talent, Mariette Navarro, fait partie de l'équipe mais n'a travaillé ici qu'à la dramaturgie.

/ JEAN-PIERRE HAN /



CONTEMPORAIN

Le Chagrin de Caroline Guiela Nguyen

DU MARDI 3 AU JEUDI 5 NOVEMBRE



Le Chagrin
de et par Caroline
Guiela Nguyen.

Du mardi 3 au jeudi
5 novembre à 20 h à la
Comédie de Valence.
De 16 à 24 €
[www.comediede-
valence.com](http://www.comediede-
valence.com)

Puis mardi 9 au samedi
13 février 2016 à
20 h 30 au Théâtre de la
Croix-Rousse.
De 20 à 26 €
www.croix-rousse.com



« **L'EXERCICE DU THÉÂTRE**
*n'est pas que celui de la
parole. C'est aussi l'exer-
cice de la présence.* » Voilà com-
ment Caroline Guiela Nguyen,
membre du collectif de la Comé-
die de Valence, présente son travail
singulier, mêlant professionnels
et amateurs pour faire vivre une
polyphonie qu'on ne voit encore
que trop rarement sur les planches
des théâtres. Après *Elle brûle*, texte
croisant le portrait d'une Bovary



© Jean-Louis Fernandez

d'aujourd'hui avec le mal-être
familial inspiré par l'affaire Jean-
Claude Romand, pour sa sixième
création à Valence, elle réunit cette
fois un frère et une sœur autour
de la mort du père, dont l'intimité
est entamée par l'irruption d'un

conseiller funéraire. Non-dits,
esprit vaudou, liens entre les
vivants et les morts, ce chagrin-là
risque de secouer les cœurs
comme des sacs à tristesse trop
longtemps enfouie. ●

Le chagrin



© Jean-Louis Fernandez

Caroline Guiela Nguyen raconte la vraie vie

Par Anne Huguet

« Si j'étais provocatrice, je dirais que je n'ai rien à dire mais tout à représenter. Ce sont les histoires que l'on représente qui comptent. Ce sont les êtres humains que l'on met en présence qui nous importent, c'est d'eux que naît notre théâtre. Certainement pas d'un message. Nous sommes asphyxiés par les messages. Il faut retrouver de l'air. »

Caroline Guiela Nguyen est une jeune metteuse en scène qui bouscule et régénère le théâtre contemporain. « Je viens de la sociologie, souligne-t-elle, j'ai toujours aimé regarder les choses. C'est de là que vient mon désir d'être metteuse en scène. Comme le photographe qui se retire du monde pour mieux le capturer. Il s'agit sûrement pour moi du même élan. Lorsqu'on la pousse un peu dans ses retranchements, elle avoue que son choix est aussi relié à un endroit beaucoup plus archaïque et ludique : j'adore que l'on me raconte des histoires. »

Avec sa compagnie **Les Hommes Approximatifs** et au sein du Collectif artistique de la Comédie de Valence -où son travail mêle souvent comédiens professionnels et amateurs, tous âges et origines confondus, elle tisse sa toile et raconte des histoires imaginées à plusieurs. « Nos spectacles sont inimaginables au premier sens du terme car ils sont le fruit d'une communauté d'imaginaires qui décide de se réunir pour raconter une histoire, une émotion. Ce qui est important à notre

sens, c'est que cette communauté éphémère accueille en son sein des personnes qui viennent de mondes plus ou moins proches, pour que nos spectacles témoignent d'une sorte de polyphonie. »

Après *Elle Brûle* (sur les histoires de famille et les non-dits), elle vient de créer *Le Chagrin* sur la mort et le deuil. Toujours des histoires tristes et banales du quotidien. Alors oui, on peut parler de théâtre du réel ou encore théâtre de l'intime, mais elle n'aime pas car réducteur selon elle. « Je dois avouer que la question sociale est problématique, car elle est souvent considérée « impure », voire vulgaire, comme une chose qui n'est là que pour réduire notre lecture de l'humain. Personnellement, si l'on m'enlève cette entrée-là dans mon rapport au monde, je me retrouverais incapable de comprendre ma propre histoire familiale, et, par extension, mon rapport à l'autre. L'une des premières reconciliations que j'ai dû opérer a été à cet endroit-là, réinsérer la dimension sociale à l'intérieur de nos histoires. Mais elle ne prédomine en rien avec d'autres lectures. Le monde est bien plus complexe que cela. »

Le Chagrin - Comédie de Valence,
3 au 5 novembre /
MC2 Grenoble, 1^{er} au 5 décembre /
Théâtre de la Croix-Rousse, 9 au 13 février
Mon Grand Amour - Festival Ambivalence,
23 au 27 mai